

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

175-176 | juillet-septembre 2005

Vérités de la fiction

---

Michel Wieviorka, *La Tentation antisémite : haine des juifs dans la France d'aujourd'hui*

Paris, Robert Laffont, 2005, 452 pages

Régis Meyran

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2072>

DOI : 10.4000/lhomme.2072

ISSN : 1953-8103

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 octobre 2005

Pagination : 545-547

ISBN : 2-7132-2035-1

ISSN : 0439-4216

**Référence électronique**

Régis Meyran, « Michel Wieviorka, *La Tentation antisémite : haine des juifs dans la France d'aujourd'hui* », *L'Homme* [En ligne], 175-176 | juillet-septembre 2005, mis en ligne le 30 novembre 2006, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2072> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2072>

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

---

# Michel Wieviorka, *La Tentation antisémite : haine des juifs dans la France d'aujourd'hui*

Paris, Robert Laffont, 2005, 452 pages

Régis Meyran

---

## RÉFÉRENCE

Michel Wieviorka, *La Tentation antisémite : haine des juifs dans la France d'aujourd'hui*, Paris, Robert Laffont, 2005, 452 p., notes bibliogr., index, gloss.

- 1 DANS LE DOMAINE des sciences sociales, on a beaucoup publié sur le racisme. Une foison de livres a fait état de l'histoire des doctrines, des idéologies, des théories racistes en Europe, et notamment de l'antisémitisme. Mais peu de chercheurs ont abordé ces thèmes du point de vue empirique. Un sociologue de renom, qu'on aurait très bien pu qualifier d'anthropologue pour la circonstance, s'est enfin attaqué au problème par ce biais. Aidé d'une équipe de douze personnes, Michel Wieviorka a entrepris un travail de longue haleine, qui s'est conclu par la publication d'un livre traitant du renouveau de l'antisémitisme en France. La question de fond qui est posée est importante : y a-t-il oui ou non un retour de l'antisémitisme et, le cas échéant, sous quelles formes ? Les réponses, subtiles et nuancées, retiendront l'intérêt du lecteur. Dans ce livre, point de système théorique, nulle formule toute faite, mais la présentation d'un certain nombre de terrains et leur mise en perspective dans une longue première partie synthétique (115 pages). Le résultat de l'enquête peut se résumer ainsi : nous assistons aujourd'hui à l'apparition d'un nouvel antisémitisme, en de nombreux points différents de l'antisémitisme traditionnel, tel qu'il a pu être étudié par une certaine histoire des idées. C'est désormais un phénomène « éclaté, désarticulé », qu'on trouve sous plusieurs formes et dans les lieux les plus divers, ce qui rend son étude difficile.

- 2 Commençant par se demander sagement « De quoi parle-t-on ? », Michel Wieviorka consacre quelques pages au choix du terme le plus approprié pour qualifier la haine des juifs (pp. 94-99). Il renonce au mot d'« antijudaïsme », qui associe les juifs à une religion : car si le terme convient pour désigner, par exemple, la haine des juifs dans l'Espagne du XVI<sup>e</sup> siècle, il l'est beaucoup moins aujourd'hui, à un moment où le racisme s'est déplacé du niveau biologique au niveau culturel, et où est désormais stigmatisée une « communauté ». Le terme de « judéophobie » est encore moins bien adapté, écrit Michel Wieviorka, car il « affadit » le phénomène en le « pathologisant », suggérant par là qu'expliquer le racisme par la folie revient à ne rien expliquer du tout. Semblant avoir hésité entre le terme de « racisme antijuif » et d'« antisémitisme », il choisit finalement ce dernier. Seul le mot « antisémitisme », popularisé en 1879 par un publiciste allemand, Wilhelm Marr, permet d'insister sur l'épaisseur historique d'une forme spécifique de haine, qui vise un peuple depuis des millénaires et a connu son apogée avec la barbarie nazie. Si l'antisémitisme fut longtemps une doctrine raciale, il reste à considérer qu'aujourd'hui, il contient autre chose, qu'il faut analyser.
- 3 Michel Wieviorka distingue deux registres pour rendre compte de la haine des juifs dans la France d'aujourd'hui : il décrit tout d'abord les « actes graves » antisémites (tentatives d'incendies de synagogues, profanations de cimetières juifs), remarquant au passage que la violence antisémite est un phénomène incontestable, et incontestablement en hausse, bien qu'à ce jour non encore meurtrier. Les auteurs, quand ils sont identifiés, sont pour la majorité soit des membres de l'extrême droite (notamment des skinheads), soit – fait plus récent – des jeunes Maghrébins, qui semblent plus désocialisés que manipulés par un quelconque mouvement islamiste (cf. pp. 180-181). Ici, le sociologue se fonde sur des chiffres, en précisant que ceux-ci varient selon les sources – ceux de la police ne sont pas les mêmes que ceux des organisations juives ou des associations antiracistes – bien qu'ils tendraient à devenir de plus en plus homogènes. Bien sûr, ces chiffres sont insuffisants pour cerner la réalité des faits puisque, dans de nombreux cas, tel policier refusera d'enregistrer une plainte, ou telle victime aura peur ou honte de venir se plaindre.
- 4 Mais surtout, il existe, sur un second registre, un « climat général » antisémite, perceptible à travers des propos, graffitis, intimidations ou une certaine tolérance vis-à-vis de ces agissements, dans des milieux sociaux différents. Ce climat serait accompagné d'une « libération de la parole antisémite » dans l'espace public. D'entrée de jeu, le sociologue prend bien soin de circonscrire le risque, majeur pour ce type d'étude, qui consisterait à verser dans l'analyse caricaturale, c'est à dire à minimiser ou au contraire à amplifier le phénomène. Les médias, comme il le souligne à plusieurs reprises, ne réussissent pas à échapper à un tel risque, en faisant preuve, est-on tenté de dire, d'un comportement paradoxal : d'un côté, ils montrent une sensibilité exacerbée sur la question pouvant mener à des « excès » d'indignation (p. 31), mais de l'autre, ils témoignent de tolérance et de passivité quand sont tenus des propos antisémites (pp. 46-47) – le sketch de Dieudonné sur France 2, le 1<sup>er</sup> décembre 2003, étant emblématique d'une telle attitude. Les sondages d'opinion, même si on connaît leurs limites, sembleraient établir en outre que, s'il n'y a pas plus d'antisémites qu'avant, il y aurait désormais « moins d'antisémites honteux » (p. 27).
- 5 Voilà un premier état des lieux. Mais qu'en est-il réellement de l'antisémitisme, comment le phénomène s'articule-t-il selon ces deux registres ? Les enquêtes de terrain – effectuées dans des « cités sensibles » et parmi les « jeunes issus de l'immigration

maghrébine »<sup>1</sup> à Sarcelles et à Roubaix, dans les milieux proches de l'extrême droite à Strasbourg, chez les Pieds-Noirs marseillais, dans les écoles primaires de la région parisienne, à l'université, y compris dans les facultés taxées de « gauchisme » – apportent ici des réponses précises. Dans les écoles, il y aurait un « problème spécifique », qui prolongerait l'antisémitisme général de la société. Les différents rapports censés évaluer le sujet sous-estimeraient l'ampleur du problème, selon Michel Wieviorka, puisqu'on ne peut mesurer ni les menaces non signalées, ni la passivité des équipes pédagogiques. Reprenant à son compte les analyses d'Emmanuel Brenner, l'auteur affirme que le personnel des écoles est coupable de « démission » et de « renoncement ». Dans une société où les relations sociales sont en voie d'« ethnisation », les propos hostiles aux juifs seraient monnaie courante entre élèves. Le sentiment antiraciste des équipes pédagogiques les amènerait à ne pas vouloir incriminer un jeune issu de l'immigration maghrébine, lui-même victime de racisme.

- 6 Dans l'espace public, la transformation du discours antisémite découlerait en premier lieu du succès du négationnisme, courant idéologique initié après-guerre par Maurice Bardèche et Paul Rassinier, relancé dans les années 1970 par Robert Faurisson (qui niait purement et simplement l'existence des chambres à gaz) et Pierre Guillaume, puis, dans les années 1990, par Roger Garaudy – ce dernier était alors soutenu par l'abbé Pierre. Le négationnisme a été repris à son compte par le Front national à partir des années 1980, et l'antisémitisme violent qu'il exprime a servi, selon Michel Wieviorka, de « facteur d'union » entre les différents courants de l'extrême droite – le « détail » de Jean-Marie Le Pen était en ce sens prémédité et visait à renforcer la cohésion du parti et à augmenter son nombre d'adhérents. Quelle est la nouveauté aujourd'hui ? C'est que le négationnisme n'est plus l'apanage des mouvements d'extrême droite. Il est maintenant relayé par l'islamisme radical, qui l'intègre à un discours « antisioniste » et anti-Israël. Ce discours se retrouverait également dans des mouvements d'extrême gauche, en particulier dans certains forums altermondialistes (pp. 50-51), comme dans des expositions organisées à l'université (notamment par une poignée d'extrémistes à Paris VIII, cf. pp. 346-357), où ils seraient tolérés au nom d'un soutien aveugle à la cause palestinienne.
- 7 Voilà donc un discours présent à différents niveaux de la société. Cette réapparition de l'antisémitisme s'expliquerait à la fois par la dégradation de l'image d'Israël dans l'opinion publique internationale, avec les avatars du conflit israélo-palestinien, et par le fait que le souvenir de la Shoah, qui était jusqu'à récemment un rempart contre l'antisémitisme, serait entré dans une phase de « déclin » – à un moment où on assiste à une « concurrence des victimes », où des groupes sociaux originaires du Rwanda ou d'ex-Yougoslavie revendiquent le fait qu'ils ont subi un génocide, et où les juifs peuvent alors être accusés par des membres de ces groupes de vouloir « monopoliser le statut de victimes historiques ».
- 8 Finalement, pour comprendre la spécificité de l'antisémitisme français, il faut désormais y voir un discours nouveau, fait d'un amalgame de stéréotypes les plus variés, nous dit le sociologue. Ce discours serait constitué d'un certain nombre de clichés, comme l'existence d'une « mentalité juive » (incluant le mensonge, la lâcheté, l'arrogance, le goût pour l'argent et le pouvoir, etc.). On y trouverait aussi des pans de négationnisme, à quoi s'ajoutent le discours sur la « Shoah-business » – c'est-à-dire la soi-disant exploitation commerciale de l'histoire de l'extermination des juifs d'Europe

par les nazis –, des éléments du vieil antijudaïsme chrétien – comme les accusations de crime rituel – et de l'antisémitisme racial – on trouverait parfois tels quels des éléments de la propagande nazie. À quoi il faudrait ajouter la remise en cause de l'existence de l'État d'Israël, ou encore des citations des *Protocoles des Sages de Sion*<sup>2</sup>. Ce discours aurait en outre la caractéristique d'être « globalisé », puisqu'il circule « en boucle », dans des allers-retours successifs entre les « cités » d'Europe et les pays du Moyen-Orient, via Internet et les chaînes de télévision reçues par antenne parabolique. La globalisation, qu'il faut comprendre comme une « double compression de l'espace et du temps » (une formule, empruntée à David Harvey, qui peut rappeler la notion de « surmodernité » chez Marc Augé), nous dit Michel Wieviorka, permet d'unifier ces éléments hétéroclites. C'est dans ce flot de paroles et d'écrits que va piocher presque au hasard le « jeune issu de l'immigration », qui utilisera l'antisémitisme comme une « clé de lecture arbitraire, sommaire et fausse », dans une situation de malaise et de souffrance.

- 9 Un livre important, donc, grâce auquel on cerne mieux un phénomène dramatiquement prégnant, et qui fournit probablement une des clés d'accès importantes au (dis)fonctionnement de notre société contemporaine.

---

## NOTES

1. . On pourra regretter l'usage de cette formule un peu politiquement correcte, mais par quoi la remplacer ?
2. . Michel Wieviorka rappelle à juste titre que ce texte, supposé prouver l'existence d'un complot juif visant à la domination mondiale, était en fait un faux, inventé par la police tsariste.